

“À l’ombre de Cerlogne” - 20 novembre 2008

Le chanvre en Vallée d’Aoste : mémoires et témoignages d’un travail d’autrefois

Simona Dini

Le chanvre, fibre textile qui a profondément marqué la civilisation rurale et la vie de nos “vieux”, a toujours revêtu une importance fondamentale dans le milieu de la culture alpine et a connu une diffusion remarquable en Vallée d’Aoste jusqu’au début du siècle passé : malgré cela, pendant les recherches que j’ai faites pour la rédaction de mon mémoire de licence, je me suis rendu compte que vraiment peu de textes traitent l’argument.

Consciente de ce “manque” et vu que je suis née et j’ai toujours vécu dans un milieu alpin, j’ai choisi d’approfondir cet argument en cherchant d’enquêter sur le cycle entier du chanvre, de la culture jusqu’au produit fini dans deux lieux bien distingués de la Vallée d’Aoste : Arnad et Champorcher.

Le but est celui de faire connaître, à ma génération et aux nouvelles générations qui ont peu de notions pour ce qui concerne l’argument, quelques moments, mais surtout quelques occupations qui faisaient partie de la vie quotidienne d’autrefois. Vie qui était caractérisée par la pauvreté, par la fatigue, par la dignité mais surtout par l’amour pour les choses simples, authentiques, une vie dans laquelle les valeurs de solidarité, d’amitié et d’aide réciproque avaient une importance fondamentale.

La plupart de mon travail se base sur les interviews qui se sont révélées de précieux instruments d’enquête vu qu’elles m’ont permis de connaître une occupation qui, dans le passé, a représenté une des principales sources de subsistance et de gain pour la population.

Connaître le passé, comprendre le dur travail fait d’amour et d’efforts peut nous aider à apprécier mieux et à ne pas sous-évaluer le bien-être d’aujourd’hui.

BRÈVE HISTOIRE DU CHANVRE

Le chanvre est un végétal herbacé, annuel, qui appartient à la famille des *Cannabaceae* et qui a un cycle de vie qui peut durer de 3 jusqu’à 10 mois selon les variétés et les différentes conditions environnementales.

Il s’agit d’une plante dioïque, c’est à dire qu’elle présente des exemplaires ayant des fleurs féminines qui portent la graine et des exemplaires avec des fleurs masculines qui, une fois mûres, relâchent le pollen.



Feuilles de chanvre

(photo Cesare Cossavella)

L'hauteur est variable : la tige mesure de 80 cm et elle peut atteindre les 5 mètres.

Les feuilles sont opposées et palmées, composées avant d'une petite feuille, après de trois, cinq, sept jusqu'à un maximum de treize feuilles selon la quantité de lumière quotidienne.

ORIGINES DU CHANVRE

Le chanvre est considéré la première plante cultivée par l'homme et utilisée comme fibre textile, elle est connue depuis plus de 5 000 ans. Il est difficile d'établir le lieu d'origine, qu'on suppose être le Tibet.

Le chanvre a connu une première diffusion en Chine, Inde et Perse ; il est arrivé en Europe centrale seulement dans un deuxième moment.

Le chanvre est connu depuis l'antiquité et sa production était répandue parmi toutes les civilisations qui se sont succédé.

CYCLE DE CROISSANCE

On sème le chanvre au printemps : la graine du chanvre, ou chènevis, est un akène ovale qu'on enfouit à 0,5 - 1 cm de profondeur dans le terrain et qui s'ouvre en vertu de l'humidité et de la chaleur (2/10 jours selon le climat).

Le choix de la graine, ainsi que la préparation du terrain, est très important : le terrain doit être gras, fertile, riche de substances organiques, il doit recevoir beaucoup de lumière et il doit être travaillé en profondeur. Le mois idéal de préparation est novembre.

La récolte et la conservation des plantes de chanvre sont importantes aussi : une sélection soignée est requise dans le but d'obtenir d'excellents résultats.

UTILISATIONS POSSIBLES DU CHANVRE

- Fibre pour cordes et pour chaque type de tissu (draps, nappes, rideaux, tapis, vêtements, sacs, toiles pour la peinture, voiles pour les bateaux).
- Médicament avec beaucoup de possibilités d'application (valeur thérapeutique pour la plupart des maladies).
- Productrice de nourriture (consommation animale et humaine).
- Matériel de construction.
- Base pour papier filigrané, papier pour archives, actes officiels (résistance majeure par rapport à celui obtenu du bois).



Graines de chanvre

(photo Cesare Cossavella)

LE LONG CHEMIN DU CHANVRE À TRAVERS LES TÉMOIGNAGES DE NOS ANCÊTRES

Le chanvre a connu une grande diffusion en Vallée d'Aoste jusqu'à la moitié du XX^e siècle : d'après les témoignages il émerge qu'il a été cultivé jusqu'en 1947/1950 (peu après la fin du deuxième conflit mondial).

Le progrès, avec l'apparition du coton et d'autres fibres synthétiques, a mis fin au travail du chanvre qui était fatigant, peu fructueux et qui requérait des temps longs à cause des nombreux passages qui s'interposaient entre les semailles et la production du fil.

Les semailles avaient lieu au printemps, à la fin du mois d'avril, quand le terrain était suffisamment réchauffé : la graine devait passer « *trèi tséine d'avri* » (Pour avoir du bon fil sème le chanvre en avril).

En automne on portait le chanvre à Champorcher sous forme de pelotes, que pendant l'hiver on travaillait au métier pour obtenir le produit fini : le cycle entier demandait trois années.

*Ils m'ont semé en Avril,
Ils m'ont récolté en Septembre,
Ils m'ont mis dans l'eau,
Ils m'ont battu, ils m'ont peigné,
Ils m'ont filé
Et ils m'ont fait servir pour les vivants
Et pour les morts.*

L'importance que le chanvre avait dans le passé se comprend très bien et s'entrevoit clairement dans les vers de ce vieux dicton populaire : le chanvre accompagnait l'homme dans tous les cycles des saisons, pendant le jour et la nuit, et encore il servait pour les vivants et pour les morts...

Dans la commune d'Arnad on semait et on travaillait le chanvre jusqu'à la production et à la lessive du fil (écheveaux) et à la préparation des pelotes ; dans la commune de Champorcher on travaillait le chanvre à partir des pelotes (tissage) jusqu'à la production de la toile.

Pendant les semailles on devait faire attention à ne pas semer le chanvre de manière trop touffue (la plante serait trop petite) ni trop clairsemée (les plantes trop grosses n'auraient pas fourni une bonne toile).

Après l'ensemencement on avait l'habitude de tracer un signe de croix dans le terrain : ce geste, qui se perd dans la tradition, servait comme prière pour obtenir une bonne récolte.

Comme j'ai déjà dit avant, le chanvre est une plante dioïque, c'est-à-dire qu'elle présente des exemplaires avec des fleurs féminines et des exemplaires avec fleurs masculines.

La plante mâle, appelée populairement femelle, mûrit avant (fin de juillet, début du mois d'août) et sèche sur plante : elle se distingue parfaitement de la plante femelle, appelée populairement mâle, parce que, une fois arrivée à maturité, elle présente un *bilén*, un chaton fécondé, jaune à l'extrémité et les fleurs commencent à tomber.

La plante femelle, appelée populairement mâle, est plus petite, mûrit plus tard (au cours du mois de septembre) et présente un gros bourgeon, presque un bouton, dans lequel sont renfermées les graines pour la reproduction.

Une fois que la plante mâle (populairement femelle) était mûre on la déracinait et les tiges étaient rassemblées en *mani*, gerbes, et liées avec de la paille ou de l'osier.

Une fois que la plante femelle (populairement mâle) était mûre, on la déracinait et les tiges étaient rassemblées et mises sécher au soleil près des champs ou dans les environs des maisons. Une fois la plante femelle (populairement mâle) séchée, elle était battue afin de détacher les feuilles et les graines qui auraient servi pour l'année suivante.

Après le battage on procédait au choix des graines qui étaient séparées des déchets et des débris à travers le *van*. Les tiges nues sont rangées en gerbes de même longueur et grosseur : les plus fines ont une fibre délicate mais, plus le diamètre est gros, plus cette dernière devient rêche. Ces gerbes sont transportées sur les épaules jusqu'à mi-pente où il existe encore une mare pour la macération.



Plantes femelles, populairement appelées mâles, déracinées

(photo Cesare Cossavella)



Macération du chanvre

(photo Cesare Cossavella)

On laisse tremper les gerbes dans des *nes* spéciaux (mares) avec de l'eau courante, disposées soigneusement les unes à côté des autres et retenues par de grosses pierres afin qu'elles soient toujours au-dessous du niveau de l'eau.

Le cycle de macération pouvait varier selon différents facteurs : la température de l'eau, la température atmosphérique, la grandeur des tiges ; le cycle dure toutefois deux à trois semaines et nécessite un contrôle attentif afin d'éviter le risque d'un processus de décomposition car le chanvre pourri ne peut pas être utilisé.

Il faut rappeler à ce propos qu'il existe encore un lieu dénommé *La Tsarie di nés* dans lequel autrefois il y avait certainement plusieurs mares alimentées par un ruisseau d'irrigation.

Terminée cette phase rustique de macération, on enlevait l'eau de la mare et les gerbes, libérées du poids des pierres, étaient placées verticalement à côté des murs ou au-dessous des balcons pour le séchage complet aux rayons de soleil.

Autrefois, une partie des étales était réservée aux animaux alors que le *pontòn*, ample étage en bois, servait pour les personnes, avec des bancs disposés tout au long des murs.

En hiver, pendant les *veillé*, les différents travaux étaient effectués à l'aide de la faible lueur des lampes à huile ou à pétrole.



Travail de teillage effectué dans l'étable pendant les *veillés*

(photo Cesare Cossavella)



Tresses attachées au mur

(photo Cesare Cossavella)



Broyage du chanvre à travers la meule en pierre

(photo Cesare Cossavella)



Peigne d'achèvement

(photo Cesare Cossavella)

Pé dehteillì, pour teiller les fibres il fallait que la plante soit bien sèche de façon à rompre nettement la tige : pour rompre la tige on insérait le doigt moyen entre le bois et la fibre et on tirait en détachant la tige. Il était important de séparer par saccades et frottements violents les fibres textiles des parties ligneuses.

On réunissait ensuite tous les filaments produits en formant un *cotsòn*, une botte : avec trois bottes on faisait *lo mihquio*, la tresse.

Cette activité était faite en automne, dans les étables pendant les longues *véillé*.

Les tresses étaient successivement portées à la *pihta*, meule, pour être broyées. Autrefois la meule se trouvait toujours près du moulin à céréales ou de la forge car on employait la même installation hydrique. Cet instrument est composé de deux pierres rondes : l'une concave disposée de façon horizontale avec, au centre, un axe servant à maintenir l'autre pierre disposée en couteau. Tout en tournant, cette deuxième pierre sépare et écrase, avec un frottement violent, la partie ligneuse des fibres textiles qui acquièrent un aspect lumineux et soyeux.

Le peignage avait lieu à travers des *bréssé*, peignes, qui étaient autrefois, et le sont encore aujourd'hui, l'emblème de la culture du chanvre. Il s'agit d'ustensiles constitués d'une série de dents aigus et pointus (10-20 centimètres de longueur) en acier fixés sur une base de bois sur lesquels on battait le chanvre. Il y avait trois ou quatre qualités de peignes (du moins fin au plus fin).



Différence entre *rihta* (à droite) et étoupe (à gauche)

(photo Cesare Cossavella)



Filature du chanvre dans l'étable

(photo Cesare Cossavella)



Beurgo (à droite) et tornet (à gauche)

(photo Cesare Cossavella)

Avec le peignage on complétait le nettoyage des fibres qui étaient ordonnées et régularisées. Dans la commune d'Arnad il y avait un peigneur adonné au peignage du chanvre : il défibrail tout ce qui lui arrivait du broyage et formait des gerbes de matériel fibreux qu'il jetait plusieurs fois contre le peigne en les tirant de nouveau contre lui. En passant d'un peigne grossier à un peigne plus fin, on obtenait la *rihta*, un chanvre de première qualité, plus mince et régulier avec lequel on réalisait la toile la plus estimée alors que le restant, à nouveau peigné, fournissait l'étope, un chanvre de deuxième choix, plus grossier.

La *rihta* est désormais prête à être filée. La fibre devait être mise sur la *colègne*, quenouille, qui devait toujours rester en position verticale et le chanvre était enroulé jusqu'à son sommet.

La quenouille possédait des cannelures afin de retenir le chanvre qui était tiré et réduit à un fil très fin. Les familles les plus pauvres qui ne pouvaient pas se permettre la quenouille utilisaient une branche de rosier sauvage à laquelle elles avaient enlevé les épines.

Pour la filature on utilisait le même *beurgo*, rouet qu'on utilisait pour la laine : travailler au rouet n'était pas une chose simple car il fallait faire tourner la bobine à une vitesse précise, et toujours la même, de façon à réduire le fil au maximum, sans le casser. La sensibilité des mains et le synchronisme du corps étaient également importants. Du *beurgo* le fil passait au *tornet*, enrouleur qui servait pour obtenir un *quiapòn*, écheveau, prêt à être lavé.



Lavage des échevaux

(photo Cesare Cossavella)

La *beuya*, le lavage était nécessaire pour rendre la fibre plus moelleuse et pour enlever les derniers restes de cellulose : on le faisait au printemps et en automne et on devait prendre garde que la température de l'eau ne soit pas trop chaude car il y avait le risque d'affaiblir trop la fibre.

Pour le lavage on utilisait un *hebbe*, une cuve, dans le fond de laquelle on déposait des *mapet dé déze*, des rameaux de pin afin que l'eau puisse déborder librement. Par dessus, on disposait un drap où les écheveaux étaient placés de façon ordonnée. On couvrait le tout avec *lo hendré*, un drap sur lequel on versait les cendres précédemment *tamezià*, tamisées. On utilisait les cendres de peuplier et non celles de châtaignier parce que le tanin contenu dans celles-ci aurait assombri la fibre.

On dissolvait du savon dans l'eau chaude et on commençait à *arrozé*, arroser lentement les cendres, sinon *s'èntchoucave*, comme-ça les écheveaux absorbaient toute l'eau qui n'aurait plus coulé.

Lo beutté su consistait à prendre l'eau qui avait débordé de la cuve, à la réchauffer et à la reverser par dessus : cette opération était répétée plusieurs fois dans le courant de la nuit jusqu'au matin quand on allait à la fontaine rincer la lessive.

Autrefois, une blague classique consistait à cacher aux filles *lo cahet*, le chaudron. Pendant la veillée, on avait l'habitude de préparer des *bignet*, beignets.



Essuyage des écheveaux après la lessive

(photo Cesare Cossavella)

Le lendemain matin, après avoir enlevé les cendres et pris les écheveaux, *sé rénhe beuya*, on rinçait la lessive.

Terminé la lessive on enfilait les écheveaux dans un bâton et on les laissait sécher sur les balcons. Ensuite on rentrait les écheveaux dans l'étable et on les posait dans la *dévén-aye*, un dévidoir qui, en tournant, permettait le déroulement du fil qui était enveloppé en *gremésé*, pelotes.

Je voudrais rapporter un fait curieux : pour faire vite et commencer avec une pelote qui enveloppait déjà un petit peu de fil, les femmes mettaient au centre une coquille d'escargot. Il pouvait arriver que les femmes enfilent dans cette coquille un petit haricot comme graine de vie et d'espérance.

Ainsi se termine la première partie de ce long cycle de travail au début duquel il y avait la graine... maintenant les pelotes sont prêtes à être transportées, à pied, sur les épaules, à Champorcher où elles vont être utilisées pour la préparation de la toile.

Autrefois, le fil provenant de la Basse Vallée, était amené à Champorcher où le tissage de la toile de chanvre était une des activités typiques et où elle a toujours revêtu une importance économique fondamentale. Jusque vers les années 50 ce travail était effectué par presque toutes les familles de l'endroit. Le tissage était une activité purement féminine, les hommes et les enfants préparaient les navettes : il s'agit d'une activité qui impliquait toute la famille.



Dernier exemplaire de métier conservé au village de Chardonney (Champorcher)

(photo Cesare Cossavella)



Lessive du linge

(photo Cesare Cossavella)



Initiales brodées sur la toile

(photo Cesare Cossavella)

Après 1950 cette activité a commencé à déchoir : émigration vers les pays plus industrialisés, difficulté d’approvisionnement, introduction des fibres synthétiques sur le marché....

À Champorcher se trouve l’unique et dernier exemplaire de métier : il s’agit du métier de la famille de Gontier Tommaso (*Tumà*) qui est conservé au village de Chardonney. Ce métier n’a subi ni altérations, ni modifications. Il est en bois de mélèze avec des lices en corde et le tisseur lance encore la navette manuellement.

Pendant ces dernières années, une coopérative, *Lou Dzeut*, a heureusement été constituée ; le siège et le magasin se trouvent dans le hameau de Chardonney de Champorcher : cette coopérative a repris la production, avec les mêmes systèmes que dans le passé, en fournissant de splendides produits manufacturés.

Jadis on préparait les tissus pendant les longues veillées d’hiver, après, au printemps, les familles lavaient ces toiles neuves.

Cette lessive, complexe et soignée, constituait une sorte de rituel. On étendait la toile, après l’avoir rincée, sur la même corde où on mettait généralement sécher le linge.

C’était alors que toute la communauté jugeait l’habileté et le travail des tisseurs : les éloges ou les critiques stimulaient les cultivateurs du chanvre, soumis à un tel jugement, à améliorer toujours davantage la qualité.

Le linge de maison était généralement confectionné au sein de chaque foyer. La lingerie féminine se distinguait par de précieuses dentelles et par les initiales brodées en rouge au point de croix.